

PHILOKIT

MANUEL DE SURVIE EN TERRITOIRE PHILOSOPHIQUE

HANS LIMON

Professeur de philosophie
Baroudeur de la pensée tout-terrain
Écrivain-voyageur

Le groupe Studyrama, partenaire de votre avenir.

En tant qu'acteur référent du monde de l'orientation et de l'aide à la réussite aux examens et aux concours, **notre vocation est de vous accompagner** et de vous conseiller tout au long de votre parcours étudiant et professionnel.

Convaincus que **la formation est la clé de votre employabilité**, nous avons créé un écosystème pertinent pour vous aider dans les décisions déterminantes pour votre avenir :

- Chaque année, **nos 160 salons** permettent à plus de 500 000 jeunes de trouver la formation et l'établissement qui les mèneront vers la réussite.
- 4,5 millions de lycéens, étudiants et professionnels trouvent chaque mois, sur **nos sites web et applis**, les réponses à leurs questions grâce à des contenus d'experts sur l'orientation, la formation, les révisions, l'évolution de carrière, l'efficacité professionnelle...
- **Nos ouvrages**, rédigés par les meilleurs spécialistes, facilitent le choix d'orientation de nos lecteurs et apportent un soutien efficace dans la préparation des concours et des examens.
- Le service d'accompagnement sur-mesure de **notre réseau de conseillers d'orientation tonavenir.net** guide des milliers de jeunes afin qu'ils trouvent la voie du succès.

Notre démarche est fondée sur trois objectifs majeurs : fournir une information de qualité et actualisée, créer les rencontres décisives pour votre évolution et vous offrir les meilleurs conseils d'experts et services personnalisés.

Et comme **c'est ensemble que nous avançons**, nous sommes à votre écoute permanente pour optimiser nos produits et nos offres, afin d'être le partenaire de votre avenir à chaque étape de votre vie !

Pour découvrir l'univers de Studyrama :

- Le site référent de l'orientation : studyrama.com
- L'agenda de nos 160 salons : studyrama.com/salons
- Nos conseillers d'orientation dans toute la France : tonavenir.net
- Nos maisons d'édition : librairie.studyrama.com

Pour nous contacter : info@studyrama.com

Sommaire

Avertissement aux voyageurs	7
-----------------------------------	---

La conscience et l'inconscient : le territoire sous-terrain 11

LA BASE	12
LE PREMIER GUIDE : René Descartes – <i>Me, myself and I</i>	12
LE HIT	13
LA PUNCHLINE	13
LE BON PLAN	13
LE DÉBAT	13
BOOT CAMP N° 1: la dissertation	14
LE DEUXIÈME GUIDE : Sigmund Freud – <i>The dark side of the mood</i>	16
LE CLASH	17
BOOT CAMP N° 2: l'explication de texte	18
BONUS	20

Le bonheur et le devoir : la montagne au bord du précipice 21

LA BASE	22
LE TROISIÈME GUIDE : Arthur Schopenhauer – Le parasoleil (<i>aka cogito ergo seum</i>)	22
PUNCHLINE(S)	24
LE CLASH	24
LES BONS TUYAUX	25
BOOT CAMP N° 3 : l'essai ou la question de réflexion	26
LE QUATRIÈME GUIDE : Emmanuel Kant – <i>Dura lex, sed lex</i>	27
LA PUNCHLINE	30
LE CLASH : round 1	30
LE CLASH : round 2	31
BOOT CAMP N° 4 : le ping-pong philosophique	31
BONUS	32

L'art : le ciel au-dessus du rivage	33
LA BASE	34
LE CINQUIÈME GUIDE : Hannah Arendt – Le secret de l'immortalité (potentielle)	36
LE DÉBAT	38
LE CLASH	39
BOOT CAMP N° 5 : diapophilos	40
 Le langage : la passerelle infinie	 41
LA BASE	42
LE SIXIÈME GUIDE : Ferdinand de Saussure – Sur le bout de la langue	43
LE HIT	45
ENCORE N° 1 : un éléphant, ça parle énormément ?	45
ENCORE N° 2 : la danse des ours	46
ENCORE N° 3 : le syndrome de l'albatros	46
BONUS	47
BOOT CAMP N° 6 : Philo 2.0	48
 L'État et la justice : la forteresse à ciel ouvert	 51
LA BASE	52
LE SEPTIÈME GUIDE : <i>the Talking Dead</i> – La meute des <i>statesmen</i>	54
LES HITS	63
BOOT CAMP N° 7 : la campagne philosophique	63
BOOT CAMP N° 8 : philocomics	64
 La liberté : le sommet dans les étoiles	 67
LA BASE	68
LE HUITIÈME GUIDE : la pierre de – Baruch ou Benoît – Spinoza	71
PUNCHLINE(S)	76
BOOT CAMP N° 9 : un plus petit que soi	76

Stage commando	79
ÉPREUVE N° 1 : l'interview qui tue !	79
ÉPREUVE N° 2 : Spotiphilo	79
ÉPREUVE N° 3 : penseur en série	80
ÉPREUVE N° 4 : l'expo philo	80
ÉPREUVE N° 5 : <i>battle</i> philosophique	80
ÉPREUVE N° 6 : sans transition ?	81
ÉPREUVE N° 7 : Philo <i>World Cup</i>	81
ÉPREUVE N° 8 : le <i>punching</i> -texte	81
ÉPREUVE N° 9 : fin du <i>game</i>	82
ÉPREUVE N° 10 : faites monter la maïeutique !	82
ÉPREUVE N° 11 : dialektiktok	82
ÉPREUVE N° 12 : <i>marriage story</i>	83
ÉPREUVE N° 13 : le « ni oui ni non »	83
ÉPREUVE N° 14 : nouvelle école (philosophique)	83
ÉPREUVE N° 15 : l' <i>escape game</i> philosophique	84
ÉPREUVE N° 16 : le philosphère	84
ÉPREUVE N° 17 : la fête de famille	84
ÉPREUVE N° 18 : retour vers le futur	85

La religion : le cosmos en expansion	87
LA BASE	88
LE NEUVIÈME GUIDE : la... de Blaise Pascal	90
<i>PUNCHLINE(S)</i>	93
<i>BOOT CAMP</i> N° 10 : S.O.S I.A.	94

La raison, la science et la vérité : la terre arable à perte de vue	97
LA BASE	98
LE DIXIÈME GUIDE : le corbeau blanc de Karl Popper	101
LES BONS TUYAUX	103
<i>BOOT CAMP</i> N° 11 : le fond du pot	104

Le travail : la falaise abrupte	107
LA BASE	108
LE ONZIÈME GUIDE : la paresse de Paul Lafargue	110
LA PUNCHLINE	112
BOOT CAMP N° 12 : ça va carburer !	112

La technique : la montée en enfer ou la descente au paradis	115
LA BASE	115
LE DOUZIÈME GUIDE : l'apocalypse – rampante – de Hans Jonas	118
LES BONNES RÉOLUTIONS	120
À VOS RÉOLUTIONS !	121
BOOT CAMP N° 13 : adopte un philosophe !	122

Le temps : l'autoroute à cent milliards de voies	125
LA BASE	126
LE TREIZIÈME GUIDE : la DeLorean de Marty McFly	128
BOOT CAMP N° 14 : les quatre dimensions	131
ÉPREUVE N° 1 : la mal historique	131
ÉPREUVE N° 2 : petite séance de pleine conscience	132
ÉPREUVE N° 3 : par les deux bouts	132
ÉPREUVE N° 4 : le philoroscope	133

La nature ou le monde perdu	135
LA BASE	136
LE DERNIER GUIDE : le fauteuil roulant de Michaël Jérémiasz	137
BOOT CAMP N° 15 : vivre	140

Avertissement aux voyageurs

« Lorsque quelqu'un demande à quoi sert la philosophie, la réponse doit être agressive, puisque la question se veut ironique et mordante. La philosophie ne sert pas à l'État ni à l'Église, qui ont d'autres soucis. Elle ne sert aucune puissance établie. La philosophie sert à attrister. Une philosophie qui n'attriste personne et ne contrarie personne n'est pas une philosophie. Elle sert à nuire à la bêtise, elle fait de la bêtise quelque chose de honteux. »

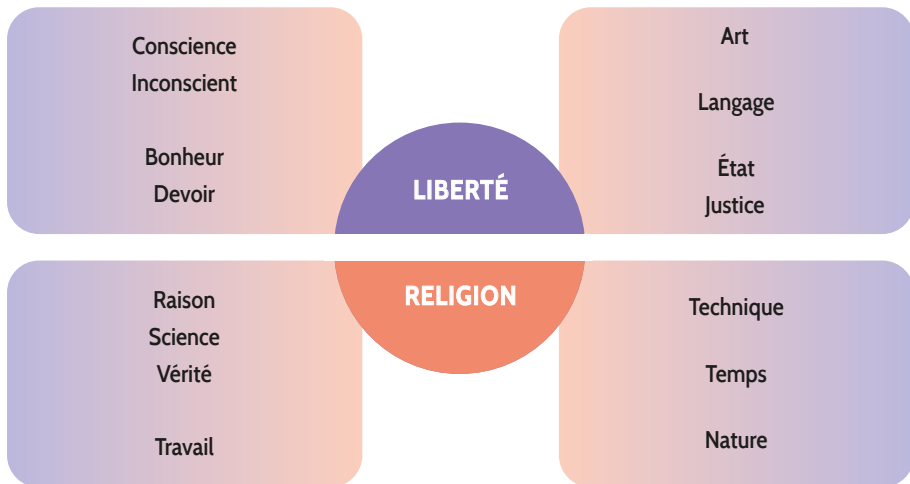
Gilles Deleuze, *Nietzsche et la philosophie*, PUF, 1962.

Qui que vous soyez – il n'est jamais trop tard ni trop tôt pour se mettre à philosopher –, l'ouvrage que vous tenez entre les mains se propose, sur le mode d'un court manuel de vulgarisation, de vous apporter les éléments nécessaires à votre survie lors de votre entrée en territoire philosophique. Élève, parent, professeur fraîchement titularisé, amateur, néophyte ou touriste curieux, vous allez découvrir, souvent avec étonnement – vertu philosophique dont nous disposons tous dès la naissance – des régions dont vous ne soupçonniez pas l'existence ni même la possibilité. Dix-sept régions comme autant de notions officielles du programme de philosophie en classe de terminale qui, au fur et à mesure de votre cheminement, vous donneront à connaître autant le monde qui vous entoure que celui qui vous habite. Vous devrez ainsi vous acclimater à de nouvelles méthodes de travail et de réflexion, dont les deux piliers, la dissertation et l'explication de texte, pourront *a priori* vous impressionner, voire vous terroriser. Afin d'endurer ce périple, qu'il soit motivé par l'obtention du baccalauréat, l'accompagnement de votre enfant, la préparation de vos cours, la curiosité ou le désœuvrement, il sera nécessaire de vous munir de patience, de ténacité, de courage et de lunettes d'un genre bien particulier, qui vous permettront de vous orienter par vous-même, sans avoir à être guidé par autrui dans les indénombrables méandres de la vie. Comme le souligne à juste titre le bon vieux Descartes dans sa lettre-préface aux *Principes de la philosophie* (1644) : « Or, c'est proprement avoir les yeux fermés, sans tâcher jamais de les ouvrir, que de vivre sans philosopher ; et le plaisir de voir toutes les choses que notre vue découvre n'est point comparable à la satisfaction

que donne la connaissance de celles qu'on trouve par la philosophie ; et, enfin, cette étude est plus nécessaire pour régler nos mœurs et nous conduire en cette vie, que n'est l'usage de nos yeux pour guider nos pas. »

Voici les régions en question, traversées l'une après l'autre dans cet ordre précis : la conscience et l'inconscient, le bonheur et le devoir, l'art, le langage, l'État et la justice, la liberté, la religion, la raison, la science et la vérité, le travail, la technique, le temps, la nature.

Réparties géographiquement et compte tenu de la fusion de certaines d'entre elles, ces notions ébauchent la carte – mentale – suivante :



Comme toute excursion périlleuse, un tel voyage réclame un panel de munitions et d'outils indispensables : un programme-boussole, des concepts-vivres, des arguments-abris, des distinctions-lampes frontales, des exemples-bandages, des corrigés de secours, des rappels de détresse. En cas d'urgence intellectuelle plus grave encore qu'une inondation, un tremblement de terre, une pandémie ou encore un sinistre nucléaire – par exemple un bac blanc, un examen final, un exposé, un Grand oral, un repas de famille –, ce manuel vous indiquera certains des recours méthodologiques les plus immédiats et de possibles issues de secours.

Pour chaque région traversée, un guide philosophique et quelques soutiens de choix vous seront présentés, dont Descartes et Freud pour la conscience et l'inconscient, Schopenhauer pour le bonheur, Kant pour le devoir ou encore Bergson pour la religion. Les femmes, invisibilisées autant dans l'histoire de la philosophie que dans celle plus générale de la

pensée, feront bien évidemment partie de cette cohorte de visionnaires capables de poser leurs schémas sur le chaos du réel et de l'ordonner : c'est par exemple à Hannah Arendt qu'incombera la lourde tâche de vous accompagner à travers les méandres de l'art. Des penseurs plus récents et/ou plus iconoclastes que les figures canoniques évoquées ci-dessus pourront aussi avoir voix au chapitre : Hans Jonas pour la technique, Carl Schmitt pour l'État et la justice, Matthew Crawford pour le travail, Bertrand Quentin pour la nature. Quelques détours par la sociologie, le cinéma, les réseaux sociaux ou encore le sport et l'actualité seront particulièrement salutaires. La philosophie est un questionnement du monde et de soi-même : une chanson, un super-héros, un *match* de Coupe du monde de football, une guerre, une œuvre d'art vendue aux enchères possèdent, pour l'esprit qui sait les appréhender, un potentiel philosophique intrinsèque.

Ceux qui recherchent un moyen d'approfondir leurs connaissances ou qui attribuent d'avance, à ces quelques pages de simplification synthétique, une ambition heuristique ou doctorale, risquent d'être assez déçus. Il s'agit essentiellement ici de parcourir succinctement les différentes problématiques du programme de classe de terminale et de réussir à s'y repérer. Les manuels pédagogiques, les annales, les dictionnaires et les sites académiques ne manquent pas : ils pourront s'y référer. La spécificité de notre démarche, qui n'est en rien contradictoire, c'est d'enchâsser la réflexion philosophique dans l'écrin d'une visée pratique, d'identifier les leviers à activer pour bien ou mieux penser, de proposer aux apprentis philosophes des conseils, sinon pour satisfaire aux exigences des textes officiels en la matière, du moins pour ne pas échouer lourdement aux épreuves classiques qui viennent sanctionner l'année passée par chaque élève en territoire philosophique, sous l'égide de son enseignant-référent.

À chaque notion-région, qui fera elle-même l'objet d'une carte mentale esquissée à partir de concepts-clés, sera attribué un philosophe dont la doctrine sera parcourue puis discutée. Vous assisterez parfois à de titanesques « débats » ou « *clashes* » d'idées. Quelques « bons tuyaux » vous permettront de ne pas totalement désespérer de votre sort. Un *boot camp*, exercice classique ou inédit, « sérieux » ou ludique, viendra enfin clôturer chacun ou presque des différents parcours : la dissertation ou l'explication de texte, l'essai, les « diapophilos », le « ping-pong philosophique », « un plus petit que soi », « le fond du pot » ou encore « ça va carburer ! » Un stage commando constitué de dix-huit épreuves vous sera proposé à mi-parcours : de quoi vous forger un *body Nietzsche* digne d'un Surhomme !

Enfin, moins par goût de l'insolite que pour tenter de dédramatiser cette discipline qu'on ne rencontre, la plupart du temps, qu'à l'orée de sa vie d'adulte, ce manuel sera parcouru de témoignages ou plutôt d'aphorismes d'élèves, de professeurs, de responsables et de promeneurs invétérés.

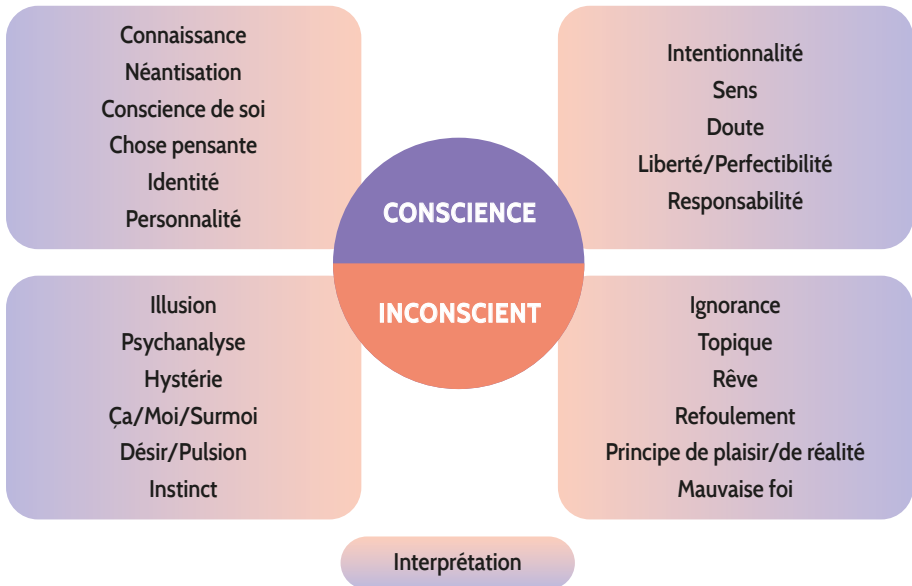
Bon voyage !



La conscience et l'inconscient : le territoire sous-terrain

« La philosophie ? J'ai cru que ça allait être du français en plus simple. Mais en fait c'est beaucoup plus psychologique et logique. »

Dhia, élève de terminale.



LA BASE

Plus qu'une simple forme de lucidité, la conscience (*cum scientia* en latin) est un acte de *visée* qui met en relation un **sujet** et un **objet**. Elle permet à l'homme de prendre connaissance du monde et des phénomènes qui s'y déroulent. La **conscience de soi ou réflexion** est l'acte par lequel la conscience, se prenant elle-même pour objet, donne à l'homme le sentiment de son **existence** et de son **identité**. À ce titre, elle est spécifiquement humaine.

L'**inconscient** est quant à lui une **hypothèse thérapeutique** renvoyant à la partie du psychisme radicalement inaccessible à la conscience. Puisant directement son dynamisme aux tréfonds **somatiques** – le **corps** –, cette instance logerait, en ses innombrables replis, un stock inépuisable de **désirs refoulés** car inavouables et incompatibles avec la réalité morale, sociale et religieuse où baigne chaque individu. Selon les traditions psychanalytiques – parmi lesquelles on peut citer le freudisme, la psychologie analytique de Jung ou encore le lacanisme –, l'inconscient arbore des contours sensiblement différents.

LE PREMIER GUIDE

René Descartes

Me, myself and I

Descartes est **LE guide à choisir pour traverser le territoire de la conscience**. Né au confluent des XVI^e et XVII^e siècles, familier des notables et des têtes couronnées, il désire fonder les sciences sur des premiers principes certains. Il invente à cet effet la méthode du **doute hyperbolique**. Contrairement aux **sceptiques** qui doutent pour douter, Descartes entreprend cette expérience de pensée comme moyen d'accéder à la vérité. Son doute à **valeur heuristique** (qui sert à la recherche et la découverte) aboutit au célèbre « *cogito, ergo sum* ». Souvent cité, moins souvent compris, ce « **je pense, donc je suis** » signifie que, même en supposant que mes sens me trompent, que les sciences mégarent et que les choses de la réalité n'aient pas plus de consistance que celles de mes rêves, il y a une certitude à laquelle je ne peux rien retrancher : pour penser, il faut nécessairement que j'existe. Et plus je doute de ce qui m'entoure, plus je m'emplis paradoxalement de cette certitude. Descartes enlace tout un pan de la philosophie moderne autour du **moi** ou sujet, défini avant tout comme **chose pensante**. Grâce à la conscience de soi qui rend le sujet transparent à lui-même, ce dernier sait qu'il est et ce qu'il est.



LE HIT

Discours de la méthode (1637) et *Méditations métaphysiques* (1641).

LA PUNCHLINE

« Par le mot de penser, j'entends tout ce qui se fait en nous de telle sorte que nous l'apercevons immédiatement par nous-mêmes ; c'est pourquoi non seulement entendre, vouloir, imaginer, mais aussi sentir, est la même chose ici que penser. »

Principes de la philosophie, 1644.

LE BON PLAN

Est-il plus facile de connaître autrui que de se connaître soi-même ?

1. Spontanément, la connaissance de soi paraît plus directe, immédiate et complète que celle d'autrui : nous nous connaissons par conscience, de l'intérieur (Descartes).
2. Cependant, la connaissance de soi par soi-même semble limitée et source d'**illusions** : peut-être ne connaissons-nous de nous-mêmes que des impressions éphémères, disparates (Hume) et peut-être y a-t-il en nous une part d'inconscient qui nous échappe (Freud).
3. Étant conscient de lui-même, l'homme est un être **libre** et **indéterminé**. La connaissance de soi et d'autrui est en réalité infinie, puisque l'homme est un être en perpétuel changement, qui n'est constitué par rien d'autre que ses choix d'existence (Sartre).

LE DÉBAT

Les **animaux** sont-ils conscients ? Est-ce là une condition pour leur octroyer des **droits** ? Peut-on, à l'inverse, réduire à l'état d'objet un être qui n'est pas conscient de lui-même ?

La dissertation

L'objectif d'une dissertation n'est pas de répondre à une question, mais plutôt d'en déplier les multiples significations. Il faut donc tout d'abord interpréter les termes du sujet et en déduire leurs champs d'application : psychologique, moral, social, culturel, religieux, scientifique. Il n'est pas interdit de procéder par **association d'idées**. Le terme « conscience », par sa polysémie, se prête aisément à cet exercice liminaire. Votre **problématique** en découlera naturellement : elle consistera en une **reformulation** du sujet par le biais de **concepts** élémentaires : la connaissance, l'illusion, l'introspection, la subjectivité, l'altérité, le corps, le déterminisme, le temps (entre autres). Tout au long de votre cheminement en territoire philosophique, les concepts seront vos principales ressources. Et c'est précisément la fonction-mère de la philosophie que de les fabriquer et les aiguïser.

Il s'agit ensuite de construire un plan en songeant aux notions du programme de terminale potentiellement convocables : ici, l'inconscient, la liberté, la justice, l'État, la vérité (entre autres).

Enfin, votre cours vous fournira les éléments de doctrine dont vous aurez besoin lors de la rédaction du corps de votre devoir. Il est essentiel de ne pas se limiter à l'utilisation du cours correspondant à la notion centrale du sujet, ni de l'utiliser *in extenso* pour répondre à la question posée : le **hors-sujet** vous guetterait alors. Chaque sujet a ses propres implications et présupposés.

Une dissertation est un subtil mélange d'esprit d'initiative et de cours assimilé, d'argumentation et de remémoration circonstanciée. Souvenez-vous en. Évitez les plans faussement **dialectiques** : **oui/non/peut-être**. Un plan de type **oui/mais/mais encore** est bien plus cohérent.

La **troisième partie** tant redoutée n'est pas une synthèse, mais une autre manière d'aborder la question. Elle peut aussi consister en un **approfondissement** de la deuxième partie ou, pour les plus aventureux, à une **remise en question** des présupposés du sujet. Concernant le sujet cité plus haut – « Est-il plus facile de connaître autrui que de se connaître soi-même ? » –, on peut notamment se demander : pourquoi faudrait-il se connaître ? En quoi cela pourrait-il être facile ? Est-il au moins possible de se connaître totalement ? Quels sont – s'il en existe – les critères objectifs de la connaissance de soi et d'autrui ? Il faut noter que les **plans thématiques** découlant de questions ouvertes (auxquelles il est impossible de répondre par oui ou non) obligent à dépasser le cadre d'une simple opposition binaire entre parties. À « Pourquoi ? » ou « Dans quelle mesure ? », on ne répondra jamais par oui ou par non.

Le « par cœur » n'est pas nécessairement de mise : à une impeccable citation de Descartes hélas restée inexploquée, on préférera l'idée qui y correspond (par exemple le cheminement jusqu'au *cogito*), mais reformulée et reliée au sujet traité.

Ménagez de brèves **transitions** entre les parties qui ouvriront l'appétit du correcteur. Si possible, achevez-les par des interrogations : elles relancent l'intérêt philosophique et sont des repères dans votre progression.

Concluez en rappelant la problématique de départ et le déroulé du raisonnement. Proposez éventuellement une **ouverture**, c'est-à-dire une question annexe qui, sans être tout à fait au cœur du sujet (vous l'auriez alors évoquée dans votre devoir), constitue néanmoins un complément de réflexion, une piste secondaire d'interrogation, un autre sujet impliqué par le raisonnement qui vient de s'achever, mais dont le traitement requiert une dissertation à part entière. Un sujet sur la connaissance d'autrui et de soi vous conduit par exemple à examiner le pouvoir des neurosciences, qui objectivent les processus cognitifs ; le rôle de la justice, qui pour s'appliquer doit parvenir à un certain degré d'élucidation des actes et des intentions ; le droit à être soi-même dans une société parasitée par le diktat de l'apparence et les filtres des réseaux sociaux ; les vertus de la pratique artistique comme moyen de découverte et d'approfondissement du moi.

Mobilisez autant que possible votre **culture personnelle** – Netflix et Spotify vous seront d'un grand secours –, quand bien même vous penseriez quelle est inconnue de votre correcteur. La dissertation doit aussi cultiver en vous un **esprit de synthèse**. Votre vécu peut également constituer un terrain particulièrement fertile.

Une idée par partie, c'est un minimum. Trois sous-axes par partie, c'est de la virtuosité.

N'inventez pas des sous-axes pour combler des vides. On ne peut décemment pas refuser la moyenne à une copie qui produit un effort sincère de **problématisation**, se nourrit d'**exemples pertinents** et s'abreuve à la mamelle du **cours** préalablement copié.

Soyez facilement lisible. Votre correcteur est humain, trop humain. S'il doit déchiffrer avec peine vos propos et que votre copie est la cent quarante-neuvième des cent cinquante dont il a la charge, il n'y aura *a priori* pas d'histoire d'amour entre vous et lui.

Faites-vous confiance. Respirez. Buvez au besoin : la route est longue, raide, cahoteuse, et vous avez quatre heures pour la parcourir en tous sens. En cas de désespoir, dites-vous que si Descartes lui-même, pourtant simple philosophe – certes fondateur de la philosophie moderne – et scientifique de son état – on étudie ses lois en physique – vécut ses derniers instants à la Cour de Suède, où l'avait convié la reine Christine, il se peut que les paragraphes que vous aurez griffonnés avec la nonchalance d'un cancre distrait ou la superbe d'un premier de la classe vous mènent un beau jour jusqu'à la gloire princière.

Sigmund Freud

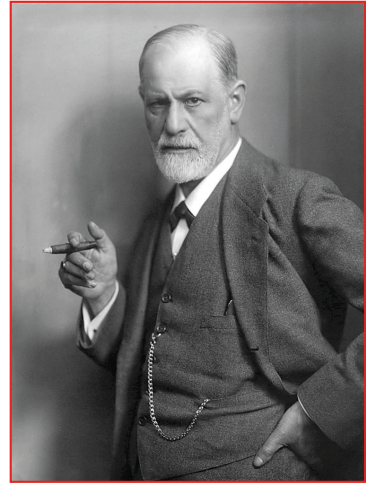
The dark side of the mood

Voici Freud, votre guide au cœur du territoire de l'inconscient. Méfiez-vous : c'est un terrain miné.

Une seconde d'inattention et vous voilà englouti par le **Ça**, pôle pulsionnel de la personnalité – et accessoirement clown meurtrier de Stephen King. En cas d'accident – les glissements sont fréquents –, repérez-vous au halo de fumée de cigare surplombant la rude silhouette de Sigmund. À proprement parler, ni la psychanalyse ni l'inconscient ne sont des inventions freudiennes. **Spinoza** et **Nietzsche**, pour ne citer qu'eux, avaient eu, en leurs temps respectifs,

l'intuition d'une partie obscure de l'individualité responsable de ses comportements : le corps chez l'un, la **volonté de puissance** chez l'autre. S'inspirant très largement des travaux du neurologue français **Charcot** et du médecin et physiologiste autrichien **Breuer**, Freud parvient à théoriser cette part du psychisme à une époque où, les sociétés humaines atteignant des sommets de **coercition** et couvant la violence décomplexée des conflits mondiaux du **xx^e** siècle, les pathologies psychiques ne cessent de se multiplier, sans lésions organiques décelables ni anomalies supposées. Le cas spécifique d'**Anna O.** – Bertha Pappenheim –, reçue et traitée par Breuer, est à cet égard décisif : entraînant dans son sillage la conceptualisation de l'**hystérie**, il confirme chez Freud l'origine psychique et plus précisément inconsciente des **symptômes** dont souffre la jeune femme, qui vont de la paralysie partielle à l'impossibilité de boire malgré la soif et de parler ou même comprendre sa langue maternelle. Si Freud n'est pas considéré comme un philosophe, il a néanmoins légué à la pensée universelle plusieurs concepts opératoires non négligeables, dont vous vous servez parfois sans même vous en apercevoir :

- les **topiques** – représentations spatiales du psychisme – de 1900 et 1923 identifient successivement le système **conscience/préconscient/inconscient** puis les trois instances du **Moi** (personnalité), du **Ça** et du **Surmoi** (assimilation des règles et interdits parentaux et sociaux).
- Les symptômes observés sont des manifestations des **désirs refoulés**. Si, mû par le **principe de plaisir**, un désir a été refoulé – par exemple désirer le mari de sa sœur –, c'est qu'il est entré en **conflit avec la réalité**. Les **actes manqués** (lapses, oublis, pertes) sont des exemples de ces symptômes qui passent bien souvent pour de simples accidents.



- Les **rêves**, réalisations déguisées de ces désirs, sont une matière particulièrement riche pour l'interprétation psychanalytique et l'accès à l'inconscient.
- Par l'**hypnose** puis la **cure verbale**, on peut, en comblant l'**amnésie** et en surmontant la **résistance** du patient, remonter jusqu'au souvenir traumatique ou la pulsion censurée et faire disparaître les symptômes.
- Une fois ramené sur le chemin de ses souvenirs, le patient pourra choisir, au lieu du **refoulement** (conçu comme processus inconscient) de porter un ajustement moral sur son désir, de le réaliser ou de le **sublimier**, c'est-à-dire l'orienter vers un but plus noble et plus élevé.
- L'**enfance**, par les complexes qui la structurent, constitue la matrice de la personnalité adulte. Le **complexe d'Œdipe** a d'ailleurs été adopté par le langage courant.
- L'**art**, la **culture** et la **religion** obéissent à des dynamiques de **conflits** et de **frustrations** : l'**art** est un moyen de réaliser nos désirs sur le plan de l'imagination ; la **culture** est une immense marmite où bouillonne, sous le couvercle de la **loi**, un amoncellement de pulsions qui, faute de pouvoir se satisfaire, se retournent bien souvent contre celui ou celle qui les alimente (**pulsion de mort**) ; la **religion** est un reliquat de l'enfance, une « **névrose de contrainte universelle** » jouant sur le plan de l'humanité le besoin d'affection et de protection paternelles de l'enfant.

Petite précision : s'il vous semble rencontrer, sur le territoire de l'inconscient, plus de femmes que d'hommes, ce n'est pas parce qu'elles sont plus folles – terme sans valeur en médecine –, mais parce que la loi a toujours été plus sévère avec elles. Les conflits psychiques dépendent moins de la force des pulsions que du degré de contrainte exercé sur le sujet désirant.

Immortalisé ou presque par ses théories, Freud, qui avait de son vivant identifié le grand **malaise civilisationnel**, meurt trois semaines après le début de la Seconde Guerre mondiale : ultime refoulement ?

LE CLASH

Le *hic* du freudisme, c'est qu'il semble annihiler toute forme de liberté et de **responsabilité** en éclairant nos actes à la lumière de la face cachée de notre psychisme. Nombreux seront les penseurs qui, dissidents ou adversaires, s'amuseront à réfuter les élucubrations du prétendu père fondateur de la psychanalyse. Cartésien jusqu'à la moelle, **Alain** définira le freudisme comme « un art d'inventer en chaque homme un animal redoutable, d'après des signes tout à fait ordinaires » (*Éléments de philosophie*, 1916). Sartre, chantre du **libre arbitre** absolu, verra dans le refoulement une forme de **mauvaise foi** : le patient sait qu'il ne veut pas savoir et cherche à échapper à l'**angoisse**.

L'explication de texte

Introduction

- Après une brève **présentation** du texte et de l'auteur ou une éventuelle **accroche** (un fait divers, un personnage de roman, un film, une chanson), donnez le **thème** : de quel genre de texte s'agit-il ? De quoi parle-t-il de manière générale ? À quel domaine appartient-il ?
- Annoncez le **problème** du texte : quelle question le texte pose-t-il ? À quelle interrogation tente-t-il de répondre ?
- Énoncez la **thèse**, c'est-à-dire son idée générale, la manière dont le texte répond au problème précédemment posé. Il peut s'agir d'une phrase du texte lui-même, qu'il faut isoler, ou d'une reformulation de ce que vous pensez être cette idée générale. Dans tous les cas, une simple répétition du texte est insuffisante : une explication de votre part est attendue.
- Proposez un **plan** : il faut découper le texte d'après une logique d'ensemble. Le plan doit refléter la manière dont l'auteur développe sa thèse. **Précisez les lignes** et annoncez brièvement, pour chaque partie, ce qui y est traité. Il faut nécessairement justifier votre découpage et être le plus précis possible.
- Soulignez l'**enjeu** du texte : il s'agit de mettre l'accent sur l'utilité du texte, ce à quoi il nous permet de réfléchir, la prise de conscience qu'il est susceptible d'amorcer en nous ou encore les évidences qu'il remet en question.

Développement

Le « **corps** » du devoir doit reprendre scrupuleusement le plan que vous avez élaboré dans l'introduction : il y a donc une partie pour chaque moment du texte. Il faut y commenter de manière linéaire le propos de l'auteur, en montrer l'intérêt philosophique. Il est indispensable de porter votre attention à la fois sur le **détail du texte**, les mots choisis, mais aussi sur sa **logique d'ensemble**, c'est-à-dire l'enchaînement entre les parties, l'évolution du texte.

Quelques conseils

Attention à la **paraphrase**. Il faut citer le texte, pas répéter ce que l'auteur dit. Une analyse n'est pas une simple répétition.

N'oubliez pas les **transitions** : dans celles-ci, vous devez faire la jonction entre les différentes parties du texte. Par exemple, si vous avez distingué trois moments dans le texte, votre devoir comportera trois parties : à la fin de chacune de celles-ci – sauf la troisième, qui précède immédiatement la conclusion –, il faut faire le point sur ce qui vient d'être dit et

annoncer très brièvement ce qui va suivre. Comme pour les transitions d'une dissertation, l'idéal est de terminer sur une **interrogation**.

Conclusion

Une **conclusion** doit rappeler votre cheminement, c'est-à-dire ce que vous avez pu tirer de l'analyse des différentes parties du texte ainsi que la thèse de l'auteur. Vous pouvez, si vous pensez que c'est utile ou enrichissant, proposer une **ouverture**, c'est-à-dire relier le texte à un autre problème qu'il serait intéressant d'étudier ou même à une question d'actualité. Ici comme en dissertation, cette démarche est précieuse car risquée. Dans un **match** de football, une *panenka* réussie est saluée ; ratée, elle fait sourire.

Un exemple

« Je ne sais si je dois vous entretenir des premières méditations que j'y ai faites ; car elles sont si métaphysiques et si peu communes, qu'elles ne seront peut-être pas du goût de tout le monde. Et toutefois, afin qu'on puisse juger si les fondements que j'ai pris sont assez fermes, je me trouve en quelque façon contraint d'en parler. J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus ; mais, parce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensais qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il n'en resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et parce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir, quand nous dormons, sans qu'il n'y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : *je pense, donc je suis*, était si ferme et si assurée, que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. »

Descartes, *Discours de la méthode*, 1637.

Thème : conscience de soi et vérité.

Problème : y a-t-il une certitude, une vérité première à laquelle on puisse se fier ?

Thèse : cette vérité première, indubitable, est le « je pense, donc je suis ». Le retour sur soi de la conscience nous donne la certitude de notre existence et nous définit en tant que chose pensante.

Plan :

- du début du texte à « entièrement indubitable » = exposé de la méthode du doute hyperbolique.
- Jusqu'à « les illusions de mes songes » = application du doute aux sens, aux sciences et à la réalité dans son ensemble.
- Jusqu'à la fin du texte = résultat du doute : la conscience de soi et l'appréhension du sujet pensant par lui-même comme fondements de toutes les autres vérités.

Enjeu : invitation à questionner les apparences et les idées reçues ; statut **épistémologique** (relatif à la connaissance scientifique) du doute ; initiation à l'esprit critique.

BONUS

Élèves, parents, professeurs novices, ne négligez pas ces deux exercices ludiques :

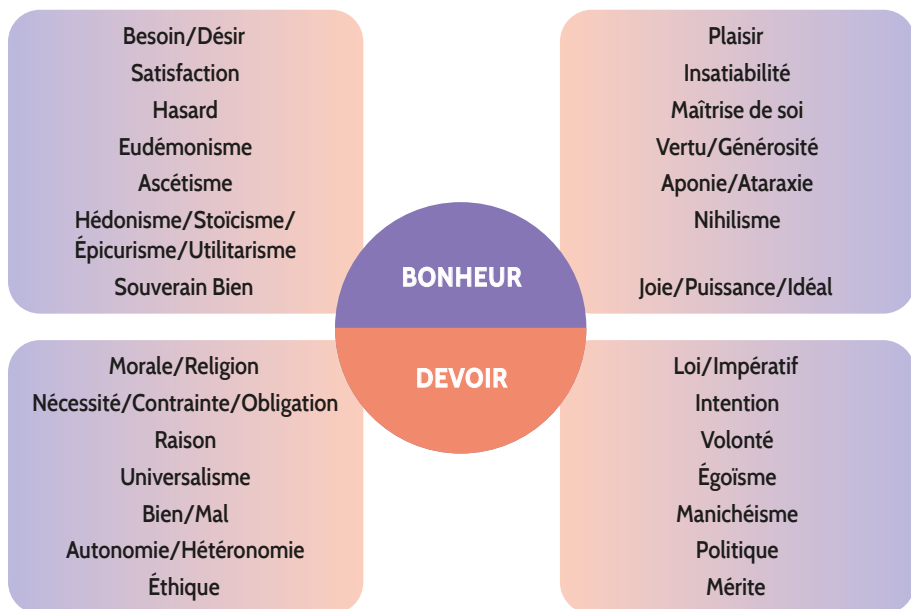
- le **test de Rorschach**, entrée « légère » en territoire psychanalytique et moment souvent très plaisant de partage entre participants. Ce test est facilement trouvable sur le net.
- **Choisis ton rêve !** : en vous munissant de la distinction freudienne **contenu manifeste/ contenu latent**, visionnez un programme court et imaginez qu'il est le contenu manifeste (la réalisation déguisée, le rêve comme récit) d'un contenu latent (un désir sous-jacent). À vous de retrouver le contenu latent, c'est-à-dire d'interpréter le programme comme s'il était un rêve et d'en découvrir la signification cachée. *Jibaro*, dernier épisode – hallucinatoire – de la troisième saison de la série Netflix *Love, Death & Robots*, est un support particulièrement indiqué.



Le bonheur et le devoir : la montagne au bord du précipice

« Toute ma vie, j'ai pensé que la philosophie était une matière dans laquelle on donnait notre avis sur différents thèmes, sans prendre en compte les pensées des philosophes. J'ai donc complètement découvert la philosophie en terminale : c'est une matière dans laquelle on comprend (ou pas) des notions sous un angle plutôt scientifique. Elle permet la réflexion et le questionnement. »

Juliette, élève de terminale.



LA BASE

Étymologiquement, le bonheur semble une affaire de **hasard**. Le mot « heur » est en effet dérivé du latin « *augurium* » qui désigne précisément l'**augure** ou la **chance**. Être heureux serait donc structurellement hors de notre portée. Par ailleurs, si nous sommes tous à peu près d'accord à propos de sa forme – un **état de satisfaction complète et durable** distinct de la **joie**, sentiment éphémère –, les dissensions vont bon train quant à son contenu. Chacun n'a-t-il pas en effet, selon ses origines, son éducation et ses valeurs, sa propre définition du bonheur, incluant, selon les cas et dans des proportions différentes, une vie longue, la santé, l'argent, l'intelligence ? Et pour parvenir à cette quadrature du cercle dont l'étymologie voudrait nous priver *ad vitam æternam*, faut-il réaliser tous ses **désirs**, acquiescer à tous les **plaisirs** à portée de main ou au contraire aspirer à la **maîtrise de soi**, se contenter de ce que l'on possède et prendre acte du fossé entre **principe de plaisir** et **principe de réalité** ?

Au premier abord, le devoir, notion morale par excellence, est l'antithèse du bonheur : à distinguer de l'inexorable **nécessité** qui s'impose à tous indistinctement et de la **contrainte** qui renvoie plutôt à une **violence** exercée sur l'individu annihilant sa **liberté d'action**, il désigne une forme d'**obligation inconditionnelle**. J'accomplis mon devoir par pur **respect** pour la **loi morale** édictée par ma **raison**, alors même que j'ai la possibilité d'y désobéir : c'est ma volonté qui m'y incline ou m'en éloigne. Et ce devoir, notamment dans l'abnégation ou le **sacrifice**, réclame souvent que nous négligions nos intérêts : le **bien** et le **mal** ne doivent pas être confondus avec le **bon** et le **mauvais**. Chez certains philosophes – **Kant** au tout premier chef – devoir et bonheur s'excluent mutuellement. Chez la majorité des **Anciens**, la **morale eudémoniste** – ou **éthique** – n'a d'autre but que la **vie bonne**, et donc la vie heureuse. D'autres encore considèrent le bonheur comme une vague **chimère**, une illusion, un faux-semblant. **Schopenhauer** est l'un d'entre eux.

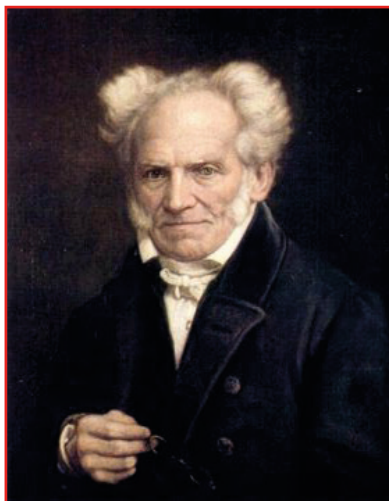
LE TROISIÈME GUIDE

Arthur Schopenhauer

Le parasoleil (*aka cogito ergo seum*)

L'amour de la sagesse est parfois teinté de pessimisme : Schopenhauer en est l'une des **plus parfaites incarnations**. Dans l'immense ouvrage synthétisant sa pensée unique, *Le Monde comme volonté et comme représentation* (1818), l'excentrique misanthrope, affublé respectivement, au cours de sa vie solitaire, d'un épagneul blanc puis d'un épagneul brun qu'il baptisa tous deux du nom d'Atma – « l'âme du monde » en sanscrit –, considère justement le monde comme le miroir brumeux d'un **Vouloir-Vivre** agitant violemment tous les

phénomènes, depuis la plante jusqu'à l'être humain, et les forçant à s'entredéchirer dans une interminable lutte pour le partage d'une matière limitée. Enfant non reconnu d'une Inde encore auréolée au XIX^e siècle d'un halo de mystère et d'exotisme, Schopenhauer constate d'étonnantes concordances entre sa pensée et la **philosophie bouddhiste**, dont il n'hésitera pas à se faire l'un des tout premiers chantres en Europe. Le concept de Vouloir-Vivre est d'ailleurs assez proche de celui de **vacuité** – *śūnyatā* – porté par le moine indien Nāgārjuna, disparu il y a presque deux millénaires : la réalité n'est, pour le premier, qu'un tissu d'apparences, une monumentale **absurdité**, un « **voile de Māyā** » – héritage des *Védas*, *Pouranas* et *Upanishads* – qui, appliqué à nos yeux, nous fait croire à l'**individuation** et confondre les **phénomènes** avec **des choses en soi** ; elle est, pour le second, un mirage sans aucune *svabhāva*, c'est-à-dire sans aucune substance ni existence propre, éparpillant indéfiniment ses légions de charmes et de « génies célestes ».



Tout le **malheur** provient de ce que les hommes, selon Schopenhauer, constituent pour le Vouloir-Vivre une cible de prédilection : contrairement aux animaux cantonnés à leurs quelques **besoins** chargés de ramener un certain équilibre physiologique nécessaire à leur **survie**, les hommes, quant à eux, sont tiraillés par leurs **désirs** et bercés par l'illusion d'un bonheur constant. C'est pourtant le **cycle** même du désir qui, aux paragraphes 56, 57 et 58 de l'œuvre-totem d'Arthur, rend concrètement impossible toute satisfaction pérenne :

- nous ne désirons que **ce dont nous manquons**, ce que nous n'avons pas – vérité platonicienne : pourquoi, en effet, désirer ce que nous possédons déjà ?
- Par conséquent, nos possessions, puisque nous ne les désirons plus, ne nous procurent qu'un **plaisir très éphémère**, la satisfaction détruisant le désir et donc le plaisir. L'enfant n'est vraisemblablement heureux qu'à l'instant où, son imagination nourrissant son désir par la représentation anticipée de son futur cadeau de Noël, il sent sa possession toute proche, mais ne l'a encore touchée que du bout des rêves.
- Frustrés, nous nous remettons à désirer, mus par un élan **polymorphe, artificiel, insatiable et illimité**, passant d'une **déception** à l'autre, de la souffrance de l'insatisfaction à celle de l'**ennui** – le désir qui ne sait plus quoi désirer –, néanmoins persuadés que la prochaine fois sera la bonne et que le bonheur, s'il est une idée neuve, ne tardera plus à s'offrir à nous. Voilà pourquoi nous autres humains sommes – entre autres – infidèles, polygames, attirés par la nouveauté et les **divertissements**.

Si le bonheur est impossible, si sa formulation même ressemble à une **aporie** – une contradiction logique, un cul-de-sac intellectuel –, peut-on au moins espérer un peu de paix intérieure ? Très certainement : en arrachant le mal à la racine. Pour attendre le *nirvāṇa*, il faut apprendre à se détacher peu à peu du Vouloir-Vivre en soi, jusqu'à le nier totalement. Au mitan de sa vie, l'idéal est d'avoir décrété l'extinction des vœux : **zéro désir = zéro souffrance**. Serein, pour ainsi dire en lévitation, plus rien ne vient troubler le repos du sage. Le monde n'est plus, à ses yeux, qu'un énorme crâne schopenhauerien : un désert sans fond et sans fin que borde une double rangée de fantasmagories poivre et cendre.

PUNCHLINE(S)

« La vie oscille donc, à la manière d'un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui ; ce sont les deux éléments dont elle est faite, en somme. »

Le Monde comme volonté et comme représentation, 1818.

« Ainsi, le besoin de compagnie, lui-même né du vide et de la monotonie de leur propre intérieur, pousse les hommes les uns vers les autres. Mais leurs nombreux vices et leurs intolérables défauts les dispersent de nouveau. La distance moyenne qu'ils finissent par découvrir et par laquelle la vie en communauté devient possible, c'est la politesse et les bonnes manières. »

Parerga et Paralipomena, 1851.

LE CLASH

L'ennemi intime de Schopenhauer, ce n'est pas seulement la joie ni même l'humanité dans son ensemble : c'est **Hegel**, initiateur de la **phénoménologie**, philosophe adulé de son temps, grand théoricien de l'**Esprit** à l'œuvre dans l'histoire des peuples. À trente-deux ans, Schopenhauer débarque à l'université de Berlin dans le but d'y éclipser ce qu'il décrit comme un « charlatanisme », un « verbiage des plus creux » – certains traducteurs allant jusqu'à évoquer certaines « hegelâneries » –, un monument d'affreux galimatias et de prestidigitations. Peine perdue : à ses cours n'assisteront guère plus de cinq étudiants. De son côté, *Le Monde comme volonté et comme représentation* sera loin d'épuiser son tirage initial à huit cents exemplaires. Ce n'est qu'à la fin de sa vie – et même au-delà – que, parallèlement

au désamour dont Hegel fera l'objet, Schopenhauer connaîtra la gloire populaire, son **désespoir métaphysique** étant peu à peu adopté par l'humeur romantique du temps, en particulier celle des artistes. Charlie Chaplin lui-même sera profondément marqué par le survol du fameux pavé noir.

LES BONS TUYAUX

En franchissant le seuil de l'**introduction d'une dissertation**, le mieux est encore d'avoir sous le coude quelques **exemples**, qui non seulement rendront votre propos plus **concret**, mais qui en feront également sentir tout l'**intérêt**, **philosophique** et/ou **pratique**. Choisir un exemple, c'est ramener la question posée à ses **références** et **représentations personnelles**, celles du **cours** ou de son propre **vécu**, et montrer que, si interrogation il y a, celle-ci peut tout à fait jaillir d'un fait divers aperçu en flânant sur le net, d'un film apprécié quelque temps auparavant, d'une chanson entendue dans le taxi, d'une querelle entraperçue à la lueur du soir tombant, sous ses fenêtres, d'une guerre étudiée en cours d'histoire, d'une remarque blessante d'un parent ou d'un ami, d'une série visionnée sur un service de *streaming*, d'un deuil ou d'une naissance, d'un mariage ou d'une rupture.

Philosopher, pensait Aristote, c'est avant tout s'étonner. L'**étonnement** et les questions – **existentielles**, **épistémologiques** ou **métaphysiques** – qui l'accompagnent vont rarement de soi : jamais ou presque ils ne nous accaparent sans cause tangible ou raison déterminante.

La chanson *Happy* (2013) de Pharrell Williams questionne ainsi la **dimension euphorique** du bonheur. Surtout quand on sait qu'elle fut à l'origine composée pour un film d'animation (*Despicable Me 2*, Pierre Coffin et Chris Renaud, 2013) dont le personnage principal, Gru, est somme toute assez détestable : notre définition du bonheur nous est-elle imposée ? Peut-on être à la fois méchant et heureux ?

Le film dramatique *The Pursuit of Happyness* (Gabriele Muccino, 2006) nous fait suivre le combat du représentant de commerce noir américain Chris Carter (Will Smith) et de son petit garçon de cinq ans (Jaden Smith) pour sortir de la précarité : l'État est-il responsable de notre bonheur ? Que signifie le « droit au bonheur » de la Déclaration d'indépendance des États-Unis du 4 juillet 1776 ? Le bonheur est-il une affaire publique ou seulement privée ? Peut-on véritablement le constitutionnaliser ?

Il est intéressant de remarquer qu'au fil de ses nombreuses occurrences à l'épreuve finale du baccalauréat, la notion de bonheur a souvent été associée à celles de **conscience**, de **désir** et de **liberté**. La plupart des sujets gravitent autour de notre maîtrise du bonheur et de notre pouvoir d'action face à lui.

Quelques exemples

- **La conscience fait-elle obstacle au bonheur ?** (Amérique du Nord, voie générale, mai 2022).
- **Le bonheur nous échappe-t-il inévitablement ?** (Centres étrangers Afrique, voie générale, juin 2022).
- **Existe-t-il des techniques pour être heureux ?** (Asie, voie générale, juin 2021).
- **Savoir rend-il malheureux ?** (Polynésie, voie générale, juin 2021).

BOOT CAMP N° 3

L'essai ou la question de réflexion

Épreuve spécifique à l'enseignement de spécialité « Humanités, littérature et philosophie », l'essai reprend, tout en les assouplissant, les réquisits, procédés méthodologiques et objectifs de l'exercice de dissertation : **problématiser** une question et en délayer la résolution – forcément partielle – en plusieurs parties. Deux sont *a priori* suffisantes. Il n'est pas non plus nécessaire de développer trois sous-axes pour chaque partie. L'essai manifeste, contrairement à la dissertation, une indéniable **dimension subjective** : à la manière des *Essais* de Montaigne, on peut y parler de soi à la première personne, évoquer ses goûts, ses dégoûts, ses projets, ses expériences. Rédiger un essai revient littéralement à **s'essayer**, à **éprouver ses capacités** sur un domaine précis, en l'occurrence ici une question d'ordre général. Le correcteur vous saura gré de convoquer votre savoir tout en y imprimant votre personnalité, mais sans verser dans le subjectivisme. À mi-chemin entre un sujet d'invention et une dissertation, l'essai réclame de votre part une capacité de **synthèse** – le cours doit bien évidemment être convoqué – et une certaine aptitude à la **digression contrôlée**. Il est fortement conseillé, à chaque partie, de respecter la triade suivante : **idée - référence - exemple**.

Prenons le sujet suivant, tombé en France en mai 2022, et appliquons-lui le principe de cette triade :

Se connaître soi-même, est-ce se découvrir « pièce unique » ?

Première partie : le soi comme pièce unique

Idée : l'**introspection** nous permet de savoir que nous sommes et qui nous sommes : la prise de conscience nous donne à intuitionner notre **unicité**, notre **identité**, notre **personnalité** et nous projette, en soi et dans le monde, comme un **être singulier**.

Référence : le *cogito* de Descartes.

Exemple : Walter White, personnage principal de la série Netflix *Breaking Bad* (2008-2013), simple professeur de chimie se découvrant peu à peu narcotrafiquant mégalomane.

Deuxième partie : identité et ressemblance – la pièce à deux faces

Idée : nous ne sommes que des « exemplaires » d'une **nature ou condition humaines** ; notre liberté elle-même, source de nos choix individuels, est une donnée universelle.

Référence : la thèse sartrienne de la condamnation de l'homme à la liberté (notamment dans *L'existentialisme est un humanisme*, 1946).

Exemple : quasiment toutes les pièces de théâtre de Jean-Paul Sartre, de *Huis clos* (1944) aux *Séquestrés d'Altona* (1959), où les personnages, le plus souvent antihéroïques, sont confrontés à leurs propres angoisses et responsabilités.

Troisième partie : le soi mimétique

Idée : nos désirs, sentiments et passions sont bien souvent le résultat d'une **imitation**. Nous sommes conditionnés : par notre patrimoine génétique, notre origine sociale, notre éducation.

Référence : la « **sympathie** » selon David Hume (*Traité de la nature humaine*, 1739-40) ; le « **désir mimétique** » selon René Girard (*Mensonge romantique et Vérité romanesque*, 1961).

Exemple : n'importe quelle publicité montrant une célébrité faire l'éloge de telle ou telle marque.

LE QUATRIÈME GUIDE

Emmanuel Kant

Dura lex, sed lex

La route est encore longue, mais le pas s'accélère. Nous marcherons de plus en plus vite à mesure que nous approcherons de l'arrivée. Vous avez désormais la technique : à vous de suivre la cadence.

Autant vous prévenir d'emblée : en matière de bonheur, **Emmanuel Kant**, votre guide à travers les plaines arides du devoir – et penseur dont le jeune Arthur Schopenhauer s'est passablement délecté –, n'est guère plus optimiste. **Le bonheur n'est pour lui qu'un idéal de l'imagination, une insoluble contradiction : comment atteindre cet état de parfaite plénitude à coups de simples conseils empiriques piochés dans la vie quotidienne ?** Piétiste émérite, Kant décrète un hiatus irréconciliable entre le bonheur, fin des fins que d'aucuns qualifient de **Souverain Bien**, mais qui relève de la **prudence**, et le devoir, qui relève



quant à lui de la morale et, plus spécifiquement, de la **doctrine de la vertu**. Tout au plus peut-on **mériter** le bonheur, c'est-à-dire s'en rendre **digne**. Et voici pourquoi :

- L'être humain est muni d'une **raison pratique** qui elle-même inclut, comme « fait de la raison », une **loi morale**. La première formulation par Kant de cette loi est la suivante :

« Agis uniquement d'après la maxime dont tu peux vouloir en même temps qu'elle devienne une loi universelle. »

C'est une telle loi morale qui nous somme de sauver un homme qui se noie ou nous interdit d'en calomnier un autre, même sous la torture. Et si nous nous avisons de l'enfreindre, c'est notre **conscience morale**, véritable **tribunal intérieur**, qui nous tараude ou nous torture.

- Cette loi suppose une **intention pure et universellement valable**. Si je fais l'aumône au mendiant, je ne dois surtout pas le faire par pitié ; de même, si j'aide à se relever, parce qu'il m'attendrit, un enfant qui vient de tomber, mon action n'est pas morale : elle m'est **pathologiquement extorquée** : ce sont mes sentiments, et non ma raison, qui m'y inclinent. Et chacun sait qu'il n'y a rien de plus changeant qu'un sentiment. Par conséquent, **l'intérêt** qui motive mon action doit être uniquement **pratique** : j'agis moralement lorsque je le fais par **pur respect pour la loi morale**.
- La loi morale est donc un **impératif catégorique** qui s'impose **objectivement** et **inconditionnellement**. Cet impératif catégorique se distingue de l'**impératif hypothétique**, qui renvoie toujours à un **désir** comme fin de l'action : « Si tu veux arriver à l'heure au lycée, pars plus tôt de la maison... ».
- Totalement émancipé, n'obéissant qu'à sa raison et survolant de très haut la sphère de ses intérêts personnels, l'homme moral est un homme libre ou plutôt **autonome** : il doit, donc il peut.
- Suivant ce raisonnement, l'action par devoir est une action émanant d'une **bonne volonté**, d'une **intention désintéressée** et universalisable, non tant pour des raisons purement morales – « Ne fais pas aux autres ce que tu ne voudrais pas qu'ils te fassent ! » – que **logiques** : dans un monde où tout le monde vole et ment, le vol et le mensonge n'ont plus aucune valeur. Vous proférez un mensonge ? Ce mensonge s'autodétruit dans cinq secondes.
- Agir moralement, c'est se donner pour mobile cette seule et unique loi morale qui réclame de faire passer les autres avant soi-même, voire d'aller jusqu'au **sacrifice** : « Après vous, Monsieur ! » D'où la seconde version ou formulation de la loi morale :

« Agis de telle sorte que tu traites l'humanité, en ta personne comme en la personne de tout autre, toujours en même temps comme une fin et jamais simplement comme un moyen. »

Rester dans les ornières de la loi morale – « La route est droite, mais la pente est forte ! » –, c'est respecter la valeur absolue, la **dignité** de toute vie humaine. Si l'esclavage est un

scandale, il l'est tout d'abord à titre moral. De même, puisqu'il s'agit de respecter la personne en l'autre comme en soi-même, on comprend mieux pourquoi la paresse est un vilain défaut : elle se refuse à porter jusqu'à leur ultime achèvement les qualités qui sommeillent en chacun de nous.

- Vous avez sans doute déjà compris que, pour le bonheur, on repassera. Mieux (ou pire) : on trépassera. Lequel d'entre vous, estimés voyageurs, peut se targuer, armé d'une inoxydable certitude, d'avoir accompli ne serait-ce qu'une seule action morale sans la moindre nuance d'affection, de pitié, d'attachement, en un mot – ou deux – d'intérêt personnel ? Sans même évoquer l'inconscient freudien – ce serait là un anachronisme assez outrancier –, peut-on être transparent à soi-même au point de sonder jusqu'au fond ses intentions et celles des autres ? Seuls les anges savent. Fort heureusement, le paradis est, pour notre guide rigoriste, pavé de bonnes intentions. Pour nous empêcher de désespérer, la raison nous inocule le **double postulat moral** – ou la double hypothèse pratique – de l'**immortalité de l'âme** et de l'**existence de Dieu** : le premier nous donne le temps de nous conformer à la loi morale ; le second récompense la moralité de nos actions. Voilà comment ramener la religion dans les limites de la simple raison.

Conclusion

Un homme méchant peut être – accidentellement – plus heureux qu'un homme vertueux, mais il ne mérite pas son bonheur d'ici-bas. Inversement, un homme vertueux mérite quant à lui d'être heureux, mais il ne l'est pas forcément. Il l'est même rarement. Il lui restera toujours l'au-delà. *Ite missa est.*

Une telle doctrine, rugueuse et formaliste au premier abord, est quelque part annonciatrice de la pensée de **Simone Weil** qui, dans *Oppression et liberté* (1934), n'hésite pas à fonder l'action, dans le domaine moral ou la sphère politique, sur le concept d'**obligation**. Le droit étant une notion mercantile occultant les besoins de l'âme, c'est à l'obligation qu'il revient d'exprimer cet élan inconditionnel qui nous lie aux autres et à nous-mêmes. Le **mysticisme** de Weil ira même jusqu'à faire de l'**effacement du moi** – déjà haïssable chez Blaise Pascal – l'unique condition de **rédemption** ou de **salut**. Effacement qui n'est pas sans rappeler le *nirvāṇa* schopenhauerien ou l'abnégation kantienne.

Résumons

À bas les slogans publicitaires, les injonctions au bien-être, les filtres Instagram et la « yassification » ! À bas les manuels de développement personnel, les *coachs* sportifs ou *personal trainers*, les gourous, les *personal shoppers* et le botox *ad libitum* ! À bas l'enrichissement démesuré !

L'argent ne compte pas. C'est l'intention qui compte.

LA PUNCHLINE

« Par malheur, le concept de bonheur est si indéterminé que, malgré le désir qu'a tout homme de parvenir à être heureux, personne ne peut jamais formuler en termes précis et cohérents ce que véritablement il désire et veut. »

Fondements de la métaphysique des mœurs, 1785.

LE CLASH : ROUND 1

L'équation kantienne : Souverain Bien = Vertu + Bonheur pose problème car elle semble se désintéresser du bonheur de l'ici et maintenant. Bien avant Kant, nombreux furent les philosophes de l'Antiquité à réconcilier vertu et bonheur dans cette vie même, laissant dans leur sillage ce qu'il est de coutume d'appeler des **eudémonismes** : des philosophies du **bien-vivre**.

L'**épicurisme** (Épicure, donc) considère le **plaisir** et la **douleur** comme les deux vecteurs de la morale. Le bonheur consiste donc pour la philosophie, conçue comme **médecine**, à viser l'**aponie** – calme du corps – et l'**ataraxie** – sérénité de l'âme –, en opérant une **hiérarchie des désirs** et en donnant la priorité aux **besoins** ou **désirs naturels et nécessaires**. Contrairement à ce que peut laisser penser son invocation dans le langage courant, l'épicurisme n'est pas un pur **hédonisme** : il ne recherche pas tous les plaisirs, mais seulement ceux qui contribuent à l'**équilibre** du corps et de l'âme, et surtout qui n'entraînent pas des désagréments plus importants que la satisfaction qu'ils procurent.

Le **stoïcisme** (Zénon de Kition, Épictète, Marc Aurèle, Sénèque) recherche l'**équanimité**, c'est-à-dire l'égalité d'humeur en toutes circonstances, par la distinction entre **ce qui dépend de nous** et **ce qui n'en dépend pas**. Il s'agit donc d'être en paix avec soi-même en acceptant que le monde fonctionne comme il fonctionne, et non comme on voudrait qu'il fonctionne.

Platon et **Aristote** avaient eux-mêmes professé la **modération** : un homme n'est pleinement homme et donc heureux que s'il suit la partie divine en lui – sa raison – et respecte une **juste mesure** en toutes choses. Dans le *Gorgias*, Socrate compare d'ailleurs l'homme frustré qui désire sans cesse aux Danaïdes remplissant leur tonneau percé, ainsi que Calliclès, défenseur d'une morale aristocratique d'après laquelle les hommes forts et courageux devraient laisser gonfler leurs désirs et tous les satisfaire, à un certain pluvier : un oiseau qui « mange et fiente en même temps. ». L'homme sage est au contraire celui qui, en accord avec lui-même, goûte au **bonheur démonique**, c'est-à-dire digne d'un dieu.

Un peu plus tard, l'**utilitarisme** (Bentham, Mill) fera quant à lui de la quête du **bonheur du plus grand nombre** le but même de la société. L'utilitarisme est donc un conséquentialisme ou ce que Max Weber appellera une **éthique de responsabilité** : à l'opposé du kantisme qui prône les intentions et se positionne en tant qu'**éthique de conviction**, l'utilitarisme évalue les actions et les lois en fonction de leurs conséquences.

Toutes ces éthiques ont un point commun : elles s'opposent au **nihilisme**, qui évacue les valeurs transcendantes, nie le bien comme le mal et, Thanatos des esprits sombres, trouve sa fin et sa justification dans le **néant**.

LE CLASH : ROUND 2

L'autre problème de taille que pose le rigorisme kantien est celui des **conflits de devoirs** ou **cas de conscience** : si la loi morale m'interdit de déformer la vérité, puis-je cependant mentir pour sauver quelqu'un ? Si la milice fasciste toque à ma porte, dois-je dénoncer le résistant caché à la cave ? S'il m'est interdit de voler, puis-je le faire pour sauver ma vie ou celle de mes enfants ? Si, dans *Les Misérables* de Victor Hugo (1862), Jean Valjean vole un pain dans une boulangerie, c'est pour nourrir sa sœur et ses sept enfants. Si l'impeccable sœur Simplicien ment à Javert, c'est pour cacher ce même Valjean. C'est ainsi le fondement même de la morale kantienne – l'universalisme – qui fait trébucher cette dernière sur la complexité des situations particulières. Ce qui poussera Charles Péguy, le grand poète chrétien, à proclamer :

« Le kantisme a les mains pures, mais il n'a pas de mains. »

Par ailleurs, l'évolution des moyens techniques humains et les nouvelles possibilités d'actions rendent la morale kantienne quelque peu caduque : des principes *a priori* n'éclairent pas vraiment les multiples questionnements qui émergent de phénomènes récents : le réchauffement climatique, le clonage, l'intelligence artificielle, le transhumanisme. C'est pourquoi l'appui d'autres morales, davantage basées sur la responsabilité – celle de Hans Jonas par exemple – et le recours à la **bioéthique** sont indispensables.

BOOT CAMP N° 4

Le ping-pong philosophique

Sur n'importe quel sujet, par exemple : « **Faire mon devoir, est-ce renoncer à mon bonheur ?** », un groupe se répartit en deux équipes, l'une défendant les arguments en faveur d'une thèse affirmative, l'autre en faveur d'une thèse négative. Deux membres, chacun affilié à l'un ou l'autre groupe, font office de greffiers et notent les arguments de leurs camps respectifs.

Ces arguments dessineront un plan à la fin du *match*. Il peut également s'agir d'une compétition à distance – sur une plate-forme de stockage personnel ou des outils libres tels que Postit, colibris ou Kialo – au cours de laquelle chaque participant inscrit un argument à la vue de tous, auquel un autre vient immédiatement s'opposer, en développant avec des exemples et des sous-parties. Au terme de ce ping-pong (parfois *battle*), une discussion moins mouvementée peut avoir lieu avec le groupe dans son intégralité. Cet exercice est intéressant car il permet, à l'oral comme en distanciel, d'aiguiser les capacités à **débattre** et **s'opposer**, à **synthétiser**, et surtout à rebondir sur les arguments énoncés, facilitant ainsi l'apprentissage de la **pensée vive**, en situation, et créant dans le même temps une **propédeutique à la dissertation de philosophie**. L'ensemble dessine une **carte mentale** très utile pour le passage à la rédaction. Ce genre d'échanges peut également être mené avec des élèves d'école primaire, en présentiel. C'est une manière précieuse et parfois ludique de penser ensemble, même séparés. Que vous le croyiez ou non, la philosophie est un sport d'équipe.

BONUS

Les moins courageux ou tout simplement ceux qui ne prévoient pas d'être changés en anges d'ici la fin de l'année peuvent s'emparer sans remords de la **morale par provision** que Descartes établit, en attendant d'avoir rénové de fond en comble la philosophie – et donc les sciences et la morale – dans son *Discours de la méthode*. Trois maximes sont au menu :

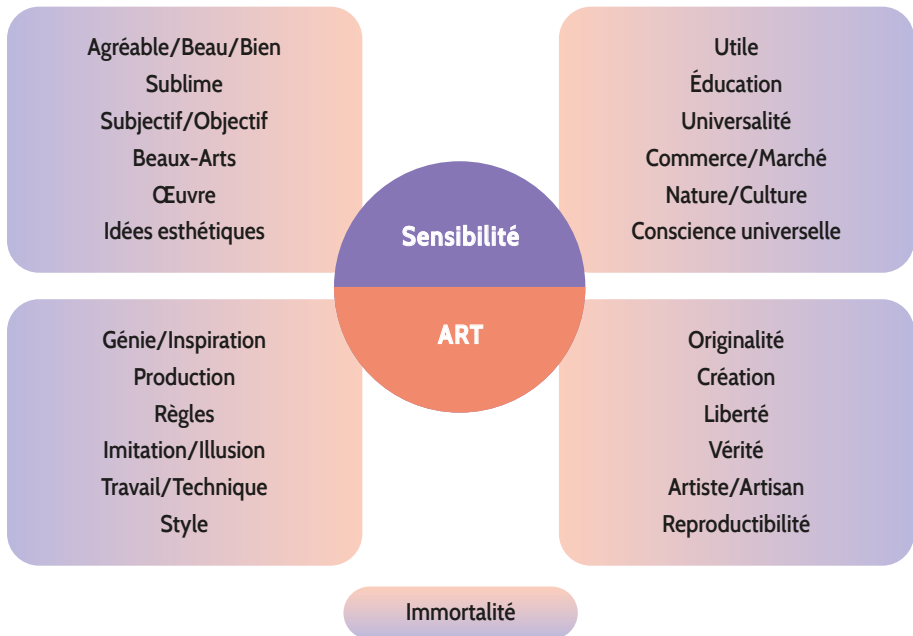
- **Prudence, modération** et **conformisme** ou se fondre dans la masse : « La première était d'obéir aux lois et aux coutumes de mon pays, retenant constamment la religion en laquelle Dieu m'a fait la grâce d'être instruit dès mon enfance, et me gouvernant, en toute autre chose, suivant les opinions les plus modérées, et les plus éloignées de l'excès, qui fussent communément reçues en pratique par les mieux sensés de ceux avec lesquels j'aurais à vivre. »
- **Fermeté** et **résolution** ou l'art de l'idée fixe : « Ma seconde maxime était d'être le plus ferme et le plus résolu en mes actions que je pourrais, et de ne suivre pas moins constamment les opinions les plus douteuses, lorsque je m'y serais une fois déterminé, que si elles eussent été très assurées. »
- Le **stoïcisme** ou se faire une raison : « Ma troisième maxime était de tâcher toujours plutôt à me vaincre que la fortune, et à changer mes désirs que l'ordre du monde ; et généralement, de m'accoutumer à croire qu'il n'y a rien qui soit entièrement en notre pouvoir, que nos pensées, en sorte qu'après que nous avons fait de notre mieux, touchant les choses qui nous sont extérieures, tout ce qui manque de nous réussir est, au regard de nous, absolument impossible. »



L'art : le ciel au-dessus du rivage

« La philosophie, c'est la pratique qui nous permet de nous désengluier du matériel. Je ne sais pas si c'est très clair. »

Justine, docteur en philosophie.



Voici le territoire de l'art, frontière symbolique entre **matière** et **pensée**, **réalité** et **imagination**, **fabrication** et **désir**, **profit** et **gratuité**. Levez la tête, au-dessus du rivage, à l'endroit précis où l'océan céruléen vient lécher l'azur infini : nous faisons là une courte pause. Courte et mouvante. Prenez le temps de respirer profondément.

L'étymologie, généalogie des mots et berceau du sens, nous informe que l'« art » vient du latin « *ars* », lui-même héritier du grec « *technè* », les deux signifiant indifféremment : **art**, **technique**, **habileté**, **savoir-faire**, c'est-à-dire **activité réglée**. Pas de distinction, tout d'abord, entre l'**art** et l'**artisanat**, les **arts libéraux** et les **arts mercantiles**, les **produits d'usage** et les **beaux-arts** – au nombre de sept : **architecture**, **sculpture**, **peinture** ou **dessin**, **musique**, **littérature** ou **poésie**, **théâtre** et **danse**, **cinéma**, auxquels il faudrait sans doute ajouter la **photographie**, la **bande dessinée** ainsi qu'un large panel de **jeux vidéo** –, le lucre et le **désintéressement**, la technicité et le **talent**, le **divertissement** et le **chef-d'œuvre**. Au sein même des beaux-arts, les nuances, variations, genres, courants et mouvements semblent infinis : quoi de commun, en effet, entre le Parthénon (447 à 432 av. J.-C.) en marbre pentélique d'Ictinos, Callicratès et Phidias d'un côté, et le **BIZCOCHITO** (2022) de Rosalía de l'autre ?

La démarcation originelle se situe probablement entre **nature** et **culture** : la première désigne tout ce qui est produit spontanément, sans aucune intervention humaine, si ce n'est comme simple auxiliaire ; la seconde comprend quant à elle l'ensemble des **artefacts** humains, tout ce par quoi les humains couronnent le monde naturel d'un monde spécifiquement humain. L'art, essaimant depuis des millénaires ses **génies** et ses œuvres, est LA production humaine par excellence.

Mais qu'est-ce qu'un **génie** ? Kant – encore lui – nous renseigne (*Critique de la faculté de juger*, 1790) :

« [L]e génie est la disposition innée de l'esprit (*ingenium*) au moyen de laquelle la nature donne à l'art ses règles. »

Le propre du génie – attention : chez **Kant**, le génie est une **faculté de l'esprit** et non un individu – est l'**inspiration** ou le **talent**. Porte-parole de la nature – et/ou des dieux –, il fait parler en lui une **puissance** qu'il ne maîtrise pas. Bien souvent iconoclaste, il brise les **règles** et les dimensions traditionnelles : les siennes seront bientôt celles de tous. Parasitant le lien habituel entre **perception** et **action**, il nous offre une **vision pure**, dégagée de tout utilitarisme, des choses et des êtres. Il est également source de **beauté** et d'**idées esthétiques**. L'une **plaît universellement** par sa simple **représentation** ; les autres – qu'on peut volontiers appeler « **percepts** » avec **Gilles Deleuze** – sont des représentations de l'**imagination** qui excèdent ou débordent les concepts.

Voilà pourquoi nous nous extasions devant la *Tempête de neige en mer* (1842) de J. M. W. Turner et cogitons indéfiniment face à *La Petite Fille au ballon* (2002) de Banksy ou sommes pris dans le maelström de la *Sonate n° 14* (« au Clair de lune », 1801-1802) de Beethoven.



La Petite Fille au ballon, Banksy, 2002, Londres.

Le beau, décrété par le **jugement de goût**, n'est ni l'**agréable** ni le **bien** : il ne plaît pas uniquement aux **sens** ou à la **raison**, mais aux deux à la fois. L'**âme** d'une œuvre est quant à elle ce qui donne au spectateur une impression de **vie** et de **vérité**. Qui parmi vous n'a jamais été happé par l'impitoyable mécanique d'un roman ou d'un film ? Précisons enfin que le beau peut tout à fait jaillir de la **contemplation désintéressée de la nature**. Un nuage à visage chimérique, un coucher de soleil, une orchidée au printemps, un cheval au galop, le chant d'un moineau des rues contiennent autant de beauté qu'un Rembrandt ou qu'un Picasso. Et lorsque cette beauté, par l'impression d'absolue grandeur et de mouvement qu'elle imprime en nous, semble nous écraser et nous ramener à notre insignifiance ainsi qu'à notre destinée morale, elle accède au **sublime**. Si l'initiation au sublime vous tente, rapprochez-vous des fresques apocalyptiques de John Martin (notamment *La Destruction de Sodome et Gomorrhe*, 1852).

Miracle de l'art : si nous sommes tous en mesure d'identifier la beauté, **naturelle** comme **culturelle**, **libre** comme **adhérente** – obéissant à des **règles** ou correspondant à des « **canons** » –, si nous pensons implicitement que chacun devrait en juger d'après notre exemple, si la voûte étoilée ou l'orage assaillant la grotte, la foule en liesse ou le raz-de-marée engloutissant la côte infligent à nos esprits la même écorchure sublime, c'est que, souterrainement et malgré nos différences, il existe en quelque sorte une **subjectivité universelle** reliant chacun d'entre nous à tous les autres.

Ainsi du premier **monde de l'art**. Conception romantique, s'il en est. Le second, c'est Hannah Arendt qui en parle le mieux.



La Destruction de Sodome et Gomorre, John Martin, 1852, Laing Art Gallery, Newcastle upon Tyne.

LE CINQUIÈME GUIDE

Hannah Arendt

Le secret de l'immortalité (potentielle)

Hannah Arendt, votre cinquième guide, est surtout connue pour ses écrits politiques – *Les Origines du totalitarisme* (1951), *Eichmann à Jérusalem* (1963) – et sa relation amoureuse avec Martin Heidegger, immense philosophe du xx^e siècle, aussi révolutionnaire que controversé pour ses affinités avec le nazisme. Hannah Arendt a légué à l'*intelligentsia* le concept de « **banalité du mal** », qui a d'ailleurs suscité de vifs débats au sein de la communauté internationale. Mais patience :

